

GRAVES ET BRETONNEAU.

Lorsque, dans une même génération, deux hommes que séparaient leur éducation scientifique et le milieu où ils étaient appelés à vivre se rapprochent par leurs tendances et, tout en réservant l'originalité de leur nature, marchent dans la même voie, il n'est pas sans intérêt de faire ressortir leurs analogies et leurs dissemblances.

Dans cette comparaison, chaque individualité s'efface quelque peu ; mais plus la conformité est saisissante, plus la direction qu'ils ont spontanément adoptée acquiert d'autorité scientifique ; ce ne sont plus les aspirations d'un esprit obéissant au hasard de ses impulsions propres, c'est une méthode de recherche où deux hommes étrangers l'un à l'autre se sont rencontrés qu'il est donné de soumettre à l'analyse. De ce qu'une direction commune s'est imposée à chacun d'eux, il résulte nécessairement qu'elle repose sur des principes supérieurs, et qu'elle sort des limites étroites de la biographie pour entrer dans la sphère plus large de la philosophie de la science.

Graves et Bretonneau se prêtent à un de ces parallèles sincères et sérieux d'où sont exclus et les artifices oratoires, et les contrastes ingénieux, et les similitudes de fantaisie ; tous deux représentent, à des titres divers, de grandes figures médicales de notre temps : l'un qui a surtout laissé après lui la tradition verbale recueillie et fécondée par ses élèves, l'autre qui, plus heureux, a consigné, dans un livre destiné à devenir classique, le meilleur de son enseignement.

Ni l'un ni l'autre n'a les qualités qui font les hommes populaires en médecine. Pour comprendre leur valeur, il faut avoir longtemps vécu dans les intimités de la pratique et être parvenu à cette phase du savoir où on acquiert la mesure de son ignorance. A cette période, qui répond à la maturité médicale, on s'éloigne des traités didactiques pour se plaire aux libres causeries où l'écrivain raconte ce qu'il croit utile de dire, sans s'astreindre à emprunter à autrui ce que sa propre expérience n'a ni étendu, ni amoindri, ni même contrôlé. Mais combien parmi les médecins fatigués par les exigences de chaque jour restent encore soucieux de méditer et de s'instruire ! On se leurre par un compromis de conscience en déclarant que l'expérience est désormais la source unique où il convienne de puiser, et une fois résolu à ne plus compulsier, suivant la métaphore surannée, que le grand livre de la nature, on s'empresse de fermer tous les autres. Combien consentent à reconnaître que l'expérience d'un seul, si éclairée qu'elle soit, ne donne le dernier mot ni de la science ni de l'art, et que, s'il est nécessaire de voir, il ne l'est pas moins d'apprendre comment les autres ont vu et interprété les faits dont on est témoin !

Graves et Bretonneau appartiennent tous deux, par instinct plutôt que de parti pris et de propos délibéré, à une classe d'observateurs qui a compté à chaque époque d'illustres représentants, et qui aura ses fervents adeptes tant que la médecine aura pour but l'art de guérir. Le savant médecin de Tours avait d'ailleurs compris, avec son tact merveilleux, la sympathie doctrinale qui l'unissait au professeur de Dublin. Il aimait, dans ses causeries les plus abandonnées, qui revenaient toujours à la médecine, insister sur les mérites cliniques de Graves ; il s'y complaisait avec ce laisser-aller qui lui était propre, passant d'un sujet à l'autre, et confiant à l'auditeur le soin de remplir les lacunes. M. Trousseau, mon maître affectionné, en rendant pleine justice à Graves, dans sa rapide et remarquable introduction, n'a fait que payer la dette que son maître lui avait léguée, et il l'a acquittée avec l'autorité de sa grande expérience clinique.

Ni l'un ni l'autre n'est entraîné par le courant des idées régnantes ; en contradiction presque flagrante avec le mouvement actuel des esprits, au moins par l'ensemble de leurs aptitudes, ils demandent à l'examen du malade plus qu'à toute autre notion la science de la maladie ; pour eux, qui n'est pas praticien n'est pas médecin ; ce n'est pas qu'ils ignorent ou qu'ils récusent les puissants auxiliaires que les sciences doivent et peuvent fournir, mais ils savent qu'elles sont plus aptes à éclairer qu'à fonder la médecine ; on peut dire d'eux ce qu'on a dit de la médecine elle-même, qu'ils sont tout entiers dans l'observation.

C'est une recherche instructive que de suivre pas à pas ces maîtres de l'art clinique, que de se rendre compte de leurs procédés, dont ils ne donnent jamais la clef, profitant ainsi non seulement de ce qu'ils enseignent, mais des instruments de leur savoir.

Ceux qui ont écrit sur les méthodes médicales ont commis, pour la plupart, une grave erreur ; il leur a paru qu'ils pourraient arriver à poser des préceptes absolus, et que les règles qui devaient servir à guider les novices continuaient encore à gouverner les médecins mûris par l'expérience. Pour arriver à cette décevante rigueur, ils ont été au-devant de tous les sacrifices, et leurs conseils ont été ou d'un dogmatisme intolérant ou d'une banalité insignifiante. On voit les uns prescrivant avec une solennité naïve de ne rien omettre, d'examiner organe par organe, région par région, de classer et de subordonner les symptômes dans leur ordre vrai et de se méfier des hypothèses : on entend les autres qui enjoignent de couler dans un moule uniforme tous les faits, assignant par avance ses droits, ses devoirs, et jusqu'à ses limites à la vérité ; à leur école tous les faits se ressemblent comme les miliciens d'un même régiment, et les monographies, conçues sur le même plan, n'ont ni plus d'invention ni plus de variété.

Ceux qui se bornent à réfléchir entrevoient bientôt la vérité, qui reste en dehors de ces conventions, et, satisfaits d'avoir

ordonné comme il convient leur activité, ils trouvent la chose si naturelle qu'ils n'éprouvent aucun besoin de la dire ; ils sont scientifiquement comme ces gens honnêtes qui, pratiquant assidument leurs devoirs, ne songent à rien moins qu'à faire un cours de morale.

Graves et Bretonneau sont du nombre de ces médecins qui d'ordinaire laissent après eux plus de notoriété encore que de travaux et qui sont moins des écrivains que des modèles à suivre ; si large qu'on fasse la part de leur originalité, ils obéissent à des errements qu'ont suivis, parmi leurs devanciers, ceux qu'on pourrait appeler les disciples de l'école du bon sens en médecine.

Cette méthode, la voici, à mon sens, dans toute sa simplicité : elle consiste à dégager l'observateur de l'observation, entité abstraite qui n'a pas de lois propres et qui obéit aux lois par lesquelles est régie l'intelligence humaine. En séparant ainsi ces deux termes, elle subordonne le second au premier, et elle introduit dans la science l'élément de la perfectibilité. L'observateur est mis en demeure de développer l'observation à mesure qu'il se développe lui-même ; à une lettre morte est substitué l'esprit de la recherche ; la rigueur immuable de la logique laisse une porte ouverte à l'invention, à l'activité personnelle, originale, du médecin, qui n'existe et ne s'exerce qu'à la condition qu'on ait fait la part de l'expérience.

Ce n'est donc plus à la médecine qu'il s'agit de donner l'impulsion, mais au médecin ; au lieu d'assigner d'avance une limite toujours la même à ses investigations, on se borne à guider ses premiers pas, et une fois sa marche assurée, on l'abandonne aux libres efforts de son intelligence.

De même que pour le littérateur la grammaire est l'antécédent obligé, de même le médecin a ses notions grammaticales, qu'il n'a pas le droit de méconnaître ou d'oublier ; mais ces éléments ne sont ni pour l'un ni pour l'autre le dernier terme.

La méthode de l'observation classique, une et invariable, répond à la première phase de l'étude, à l'adolescence scienti-

fique. Elle enseigne à se garder des écarts, elle crée de saines et droites habitudes, mais ne va pas au delà.

Dans la seconde période de la vie médicale, nous entrons dans l'application des préceptes. L'invention n'est pas encore de mise. Il est temps seulement d'adapter les lois aux faits qui se déroulent sous nos yeux, d'en restreindre ou d'en élargir l'emploi. Qui de nous ne se rappelle comment, à cette époque, où la pratique vient se mesurer à la théorie, il accomplit la tâche laborieuse à laquelle il se sentait, en somme, si peu préparé; comment les malades, dans leur individualité, troublaient la sérénité des règles doctrinales; que d'hésitations, que d'incertitudes. Cependant l'équilibre s'établit, l'absolu perd de sa précision, et l'intelligence, longtemps flottante, finit par se reposer sur des notions mieux et moins définies. Pour les esprits de second ordre, ce temps de repos est le terme extrême du savoir. Il leur suffit d'avoir franchi ce passage difficile pour qu'ils se croient arrivés à la fin du voyage.

Pour les hommes richement doués, cet arrêt d'un instant n'a été qu'une étape où ils se sont retrempés pour une nouvelle excursion. C'est à partir de ce moment que leur nature originale se dessine : ils avaient été jusque-là pairs et compagnons de tous les autres, ils deviennent eux-mêmes. C'est alors aussi qu'il est fructueux d'assister à l'évolution de leurs progrès; au lieu de marcher sur le terrain battu, frayé bien avant eux, ils courent aux aventures, et, dans leur ardeur de découvrir, ils n'ont garde de fuir les hasards inséparables des découvertes. Ce qui est dûment et solidement établi n'est rien à côté du peut-être. L'hypothèse, qui leur était interdite jusque-là, devient l'instrument nécessaire de leurs élucubrations, les conclusions provisoires s'accumulent, les lois en projet, les idées qui attendent les mûres élaborations, les explications à reprendre, se groupent et se classent. L'intelligence est mouvante, active, sans repos, ardente et patiente au travail; bientôt, de ces richesses confuses se dégagent, à mesure que l'observation les consacre, des vérités dignes d'être formulées, bien qu'elles soient encore

loin du fini qui leur vaut l'autorité d'une notion classique.

De quelque nom que l'art s'appelle, on sent chez tous les maîtres cette vivifiante aspiration; sans elle on peut être un homme habile, mais on ne s'élève pas au-dessus. La question n'est pas d'avoir un système, d'échafauder un thème que la postérité classe à son rang dans le catalogue des doctrines. Les praticiens, qui sont les artistes en médecine, n'ont guère la chance d'attacher leur nom à une œuvre théorique; mais ils valent parce qu'ils affirment et surtout parce qu'ils entrevoient. On les reconnaît à un signe presque infaillible, c'est qu'ils appellent la recherche en éveillant la curiosité; il semble qu'en les lisant on ne se borne pas à les comprendre, mais on sent comme un reflet de l'esprit qui les anime; on devient, en leur compagnie, non seulement plus instruit, mais meilleur.

Cette sensation intime qu'éprouve tout homme dans le monde moral, on la retrouve moins distincte, mais non moins puissante dans le monde scientifique, et la provoquer est la marque des organisations supérieures.

Graves et Bretonneau sont du nombre de ceux qui ont transmis leur pensée sous cette forme pénétrante, et c'est pourquoi ils me semblent avoir rang parmi les maîtres de la médecine.

Pour qu'il en soit ainsi, il faut deux conditions qu'ils réunissent : une intelligence merveilleusement apte à l'observation médicale, un zèle qui réchauffe et qui tient l'esprit en haleine. Sans la foi dans la médecine, l'amour de connaître s'allanguit, l'étude dévie de sa direction clinique, l'art perd peu à peu sa raison d'être et se transforme en la science. Or la foi ne se mesure pas par les paroles, mais par les actes; les médecins comme Graves et Bretonneau demeurent, jusqu'à la fin de leur carrière, persévérants, sans défaillance, dans la pratique de la médecine, et le découragement ne devient jamais un des mots de leur vocabulaire.

Tous deux sont toujours et surtout préoccupés des actions thérapeutiques, ils y reviennent instinctivement, si loin qu'ils en semblent entraînés; mais, dans leur thérapeutique comme

dans leur pathologie pleine de vues et riche d'expérimentations incomplètes, on retrouve sans cesse des tendances alors même qu'on n'y puise pas des indications. De même qu'ils observent à leur façon, de même ils médicamentent suivant des errements qui leur sont propres et dont il n'est peut-être pas impossible de ressaisir l'esprit.

Si ces deux médecins éminents avaient voué leur prédilection aux mêmes maladies, s'ils avaient énoncé leur pensée sous une forme identique, il suffirait de comparer leurs œuvres pour être frappé de la conformité de leurs vues; mais, autant ils se rapprochent par le fond, autant ils s'éloignent par le détail; à l'application chacun reprend sa liberté, car il n'y a de principes vrais en fait d'art que ceux qui réservent l'indépendance. C'est déjà un enseignement que de voir deux hommes si bien d'accord sur les principes et qui n'abdiquent rien de leur personnalité.

Pour nous, Graves ne se peut juger que par ses œuvres; Bretonneau se juge par sa pratique dont le souvenir est vivant. Pour l'un la critique est celle d'un livre, mais d'un livre qui est une sorte de personnification; pour l'autre, elle est celle d'un homme, la biographie y occupe une place obligée.

Grâce à l'excellente traduction de M. Jaccoud (1), le traité de Graves est devenu accessible au plus grand nombre des lecteurs; mais, encore une fois, ces leçons de clinique médicale, justement parce qu'elles répondent à la dernière phase de la vie scientifique de leur auteur, ne s'adressent qu'aux médecins préparés par une longue expérience. Elles seraient pour les commençants d'une lecture presque dangereuse, parce qu'elles ne sont pas faites pour cette période de l'éducation médicale où le dogmatisme est de règle. Les pierres d'attente dépareraient pour eux le monument; il leur faut un ensemble, et la première qualité d'un livre à leur usage est de passer outre aux problèmes et de ne rien léguer au lendemain.

(1) *Leçons de clinique médicale de R.-J. Graves*, 2 vol. in-8, Paris, 1862, A. Delahaye.

En revanche, que d'aperçus et quel sens profond des questions à résoudre; que d'histoires de maladies pressenties et à peine ébauchées, mais déjà saisissantes par ce qu'on y devine!

Il était d'usage autrefois de prendre le texte d'un maître pour le commenter et le développer à loisir. Un aphorisme d'Hippocrate suffisait à une leçon, sinon à un traité: ces commentaires sont passés de mode et on a eu cent fois raison d'y renoncer; mais les œuvres comme celles de Graves se prêteraient encore, dans les conditions de la science moderne, à ces études librement approfondies. Elles tiennent leur importance de leurs imperfections mêmes.

Ce qui n'est qu'indiqué contient en germe des vérités que le travail des observateurs doit faire éclore, elles font songer et à ce titre elles poussent à la recherche plutôt qu'elles ne satisfont la mémoire érudite.

Le professeur Trousseau, bon juge en cette matière, a fait ressortir dans sa trop courte introduction les qualités éminentes qui distinguent le professeur de Dublin; et, par une inspiration toute instinctive, c'est aux chapitres les moins didactiques qu'il réserve ses meilleurs éloges.

Les leçons cliniques débutent par quelques généralités sur lesquelles il serait inutile de s'appesantir. Elles sont loin d'avoir la portée qu'on leur devrait attribuer, si elles exprimaient les principes de la médecine telle que Graves l'enseigne et la pratique. Le professeur de Dublin est un petit philosophe, et, au lieu de promulguer des lois, il finit toujours par donner des conseils; en cela il est conséquent avec lui-même, et il a tellement conscience que la médecine agissante aboutit seulement à des préceptes, qu'il est peu disposé à établir des lois alors même qu'elles seraient à propos. Les cliniciens, habitués à vivre au jour le jour, préoccupés de l'application aux cas particuliers, soucieux de fournir à leurs élèves des notions dont ils profitent immédiatement au lit du malade, perdent peu à peu l'habitude des formules à l'usage de la science pure. Leurs avis ressemblent à des consultations plus qu'à des théorèmes, et, comme ils enga-

gent un avenir plein d'éventualités, ils ont des réserves incompatibles avec les principes absolus.

Graves a d'ailleurs une qualité ou un défaut qu'il tient à la fois de la direction de ses études et de sa nationalité : il n'épuise jamais un sujet. Le dicton : à bon entendeur, salut, pourrait servir d'épigraphe à la plupart de ses chapitres. Le lecteur est pour lui non pas un créancier, mais un donataire envers lequel il n'est obligé que dans la mesure de ses moyens ; même sa condition de professeur ne lui impose pas le devoir étroit de tout savoir et de tout dire, il n'est pas de ceux qui laisseraient volontiers croire qu'en dehors de leurs leçons, il n'y a pas d'instruction possible.

L'enseignement clinique se produit, il est vrai, et se compose au hasard des événements, il a des libertés exceptionnelles ; mais tout enseignement est ou la paraphrase d'un thème administratif ou la manifestation des qualités propres à l'enseignant. L'étudiant a des sources diverses où il peut puiser ses éléments d'instruction, et le professeur ne contribue que pour une part à son avancement scientifique ; plus il obéit aux préférences de sa nature, plus sa parole est incisive, plus ses conseils ont d'autorité, plus il forme des élèves, au lieu de se contenter de rassembler des auditeurs.

Cette qualité, car en somme c'en est une, est plus apparente dans les prolégomènes où elle était moins méritante. Le maître ne disserte pas, il effleure les questions, insistant sur ce qui éveille le mieux sa sollicitude, sur la botanique et sur la théorie chimique des miasmes, sur la nomenclature et sur l'anatomie pathologique. Dans cette course rapide où tant de choses sont passées en revue, Graves est plus paternel qu'original, et quand les vérités lui semblent bonnes à dire, il lui importe peu qu'elles aient des apparences de profondeur ou de nouveauté. Ce côté de son caractère, on le retrouve sous un autre aspect dans les leçons consacrées à la clinique proprement dite. Ses malades le touchent et l'intéressent par d'autres points que leur maladie. Les observations qu'il cite de mémoire ont habituellement quel-

que particularité prise ou de la personne du malade ou de ses alentours ; on y sent encore l'attache qui a servi à fixer le fait dans l'esprit. Par là, Graves se rapproche des observateurs éminents des derniers siècles, on voit qu'il a vu et qu'il a retenu bien plus qu'il n'a écrit, et que ce n'est pas en feuilletant le registre des cas libellés par les assistants qu'il a constitué son savoir.

Il est cependant parmi les généralités une seule à laquelle il donne un ample développement ; je veux parler de la circulation et de ses rapports avec l'inflammation.

On serait mal venu à rappeler la place énorme que l'histoire de l'inflammation occupe dans la pathologie. Élément essentiel ou accessoire, elle intervient à quelque degré dans toute maladie, et il n'est pas un de nous qui n'ait sur l'inflammation des idées fausses ou vraies, mais toujours pleines d'influence sur la direction de sa pratique. La part qui lui revient est si grande, qu'on peut, sans paradoxe, pressentir la théorie et la pratique d'un médecin, d'après le seul examen des opinions qu'il adopte sur la nature et l'évolution du processus inflammatoire.

Graves et Bretonneau devaient se rencontrer sur ce terrain ; tous deux prenaient l'étude de l'inflammation pour point de départ, et c'est là que se concentre leur pathologie générale ; mais, dès le début, chacun s'engage dans une route différente. Bretonneau, envisageant surtout l'inflammation dans ses produits, arrive à l'idée féconde des phlegmasies spécifiques ; Graves, plus préoccupé des dernières phases, insiste davantage sur la période congestive, sur les phénomènes qui s'y rattachent et sur leur interprétation.

Graves innove peu à ce sujet, mais il s'assimile des idées déjà émises, de telle sorte que le chapitre qu'il consacre à ce problème, le plus décisif de tous, est un de ceux où il faut s'arrêter si l'on veut bien connaître l'illustre clinicien. Sa doctrine peut être résumée succinctement, parce que là, comme ailleurs, il passe outre non seulement aux banalités, mais aux données même les plus intéressantes, quand elles ne touchent pas à l'objet de sa démonstration.

La théorie de l'inflammation est inséparable de celle du système vasculaire et des modifications qu'il subit durant ce processus pathologique. Les petits vaisseaux dilatés admettent une plus grande proportion de sang, et ceux qui ne contenaient qu'un sérum transparent renferment des globules rouges. Il y a donc eu dilatation, mais l'accès et la progression des globules colorés ne dépendent pas uniquement de l'ampliation des vaisseaux.

Graves combat l'opinion de Marshal-Hall, qui, regardant les petits vaisseaux comme passifs, suppose qu'ils se distendent en vertu d'un simple élargissement mécanique; il s'élève également contre l'idée qui attribue à la *vis a tergo* la propulsion du sang à travers les vaisseaux. Le courant sanguin est susceptible d'un grand nombre de variations locales que la seule *vis a tergo* ne saurait expliquer, et il se produit des mouvements complètement indépendants de l'action du cœur; d'une part l'endosmose et l'exosmose, de l'autre le mouvement excité au contact du fluide avec les parois vasculaires, exercent une influence considérable sur la circulation capillaire; mais ce n'est pas tout. Il existe dans les petites artères et les petites veines une *sensibilité vitale* qui leur permet de modifier brusquement ou graduellement leur calibre, et par conséquent d'augmenter ou de diminuer la quantité du sang dans chaque organe et dans chaque tissu.

Non seulement la matière vivante peut accroître le volume des vaisseaux, mais elle peut, et c'est un fait surabondamment prouvé, former des vaisseaux dans une partie enflammée.

Les capillaires ont donc une force indépendante et une activité propre, leur turgescence ne s'explique pas plus par la dilatation des artères plus volumineuses que par le fait de l'impulsion du cœur; c'est par les capillaires, au contraire, que débute la dilatation qui s'étend d'abord aux petites artères, et de celles-ci aux branches plus considérables. Il suit de là que dans bien des cas de maladie, nous devons nous préoccuper surtout des agents de la circulation locale, et non pas du pouvoir impulsif du cœur.

En exposant la manière de voir que nous venons de résumer presque intégralement, moins les preuves à l'appui, Graves met en regard les explications proposées par les physiologistes, mais il passe sous silence les doctrines des médecins. C'est là cependant qu'il eût puisé les éléments de comparaison les plus précieux. Cette doctrine de la vitalité des capillaires a été déjà formulée et soutenue à l'aide d'arguments qui, pour être empruntés à l'observation pathologique, n'ont pas moins d'autorité. Hypothèse ou non, elle est la seule idée qui réponde aux phénomènes de la maladie, et quelques objections qu'ait élevées l'expérimentation physiologiste, elle n'a pas prévalu contre l'expérience médicale.

Il est curieux de voir surtout affirmer l'existence des circulations partielles et leur indépendance par les médecins qui ont le plus insisté sur l'unité de l'individu vivant et sur la solidarité de ses parties. L'illustre promoteur du *motus tonico vitalis* et du flux et du reflux de la circulation capillaire avait magistralement établi la théorie à laquelle Graves se rattache avec une ardeur si convaincue. Paine, dont j'aurais voulu résumer ici les opinions, si cette analyse n'avait de trop longs développements, Paine a écrit de belles pages sur les congestions antécédentes à l'inflammation, et combien pourrait-on citer d'auteurs qui, pour être moins explicites, n'en sont pas moins partisans de la vitalité propre des dernières ramifications du système vasculaire!

Malheureusement Graves est là, comme toujours, peu soucieux de parfaire une théorie. Il a sur le premier temps de l'inflammation une opinion dont il dit lui-même qu'elle résulte d'une longue méditation, mais il ne va pas au delà.

Il était donné à la science moderne de rechercher les lois qui régissent les temps des processus inflammatoires consécutifs à la congestion, d'étudier, avec les produits nouveaux qui en résultent, l'état des parties où ces produits se sont déposés, et c'est une des gloires de Bretonneau d'avoir montré le chemin. L'anatomie pathologique a jeté une vive lumière sur les conséquences de l'inflammation, elle n'avait pas les moyens de scruter